

24 images

24 iMAGES

Le navire night
Les dames du 9^e de Catherine Martin

Gérard Grugeau

Number 95, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1998). Review of [Le navire night / *Les dames du 9^e* de Catherine Martin]. *24 images*, (95), 57–57.

Les dames du 9^e de Catherine Martin



Un véritable voyage onirique en marge du monde et du temps.

LE NAVIRE NIGHT

PAR GÉRARD GRUGEAU

Pour sa première incursion dans le champ du documentaire, Catherine Martin s'est tournée vers un lieu mythique chargé d'histoire qui avait déjà aimanté son regard sensible lors des repérages de *Nuits d'Afrique* (1990). Ce lieu hors du commun — la salle à manger art déco de chez Eaton, située au 9^e étage du grand magasin de la rue Sainte-Catherine — avait alors failli illuminer le cinéma de sa beauté surannée. Finalement, l'endroit n'avait pas été retenu, mais le rendez-vous avec ce décor magique était néanmoins scellé. Il n'y a pas de hasard, un film en appelle parfois un autre... Quelques années plus tard, Catherine Martin investit donc ce lieu solennel inauguré en 1931 et construit sur le modèle de la salle à manger d'un grand transatlantique français. À la base du désir: solliciter le réel en partant à la rencontre de serveuses et de clientes qui ont tissé là, au fil du temps, des liens secrets, mystérieux, porteurs de «la parole muette des femmes». Vaste et beau sujet.

À la lumière des témoignages recueillis, le restaurant du 9^e s'avère un microcosme social essentiellement féminin, où peut se lire en filigrane, de génération en génération, la petite histoire des femmes québécoises, leurs vies rêvées, leurs désirs avortés, leur soif d'émancipation. Lieu d'évasion, de ressour-

cement, de prestige, de complicité féminine avec ses rites de transmission, mais aussi lieu de l'amour du travail bien fait et d'un service de qualité dispensé à la clientèle (voir le plan éloquent du tablier noué avec soin, repris à plusieurs reprises pour ritualiser le quotidien des gestes et le transcender). Il y a là tout un petit théâtre de la vie que Catherine Martin restitue avec grâce et délicatesse, comme s'il s'agissait de la carte du Tendre d'une mémoire collective à chérir. On déplorera au passage que la cinéaste, peut-être par excès de pudeur, n'ait pas plongé davantage au cœur du réel en accompagnant ces femmes au-delà de certains propos convenus et superficiels. Mais sans doute l'enjeu du film se tenait-il ailleurs, sur le terrain de la fragile rencontre entre réalité et fiction, là où Catherine Martin se laisse rattraper par son univers personnel, qu'elle cherchait pourtant à mettre à distance en abordant le documentaire. Au fond, peu importe... car c'est là, dans ce tout organique qu'elle orchestre comme un véritable voyage onirique en marge du monde et du temps, que la réalisatrice déploie toute la singularité de son talent.

En greffant au réel l'histoire d'une femme (ou plutôt des femmes, car la narration en voix off se fait durassienne en adoptant

la troisième personne du singulier), que l'on suit «au centre de sa propre mémoire» et dans l'incomplétude souffrante de son être, Catherine Martin renoue en fait avec ses thèmes de prédilection: l'exil intérieur, l'écoulement du temps, le sens de la continuité des choses et, surtout, l'impérieux désir de fiction hors champ qui taraude les âmes (voir le désert de *Nuits d'Afrique*). Et quelle plus belle image pour symboliser l'appel d'un ailleurs unificateur, d'une terre promise régénératrice, que la salle à manger d'un transatlantique? C'est donc autour de cette idée fondatrice que s'élabore avec finesse toute l'archéologie risquée de la mise en scène de Catherine Martin. En entremêlant les séquences de service au quotidien (filmées en couleur), les plans de mer et les images de bateaux de croisière (en noir et blanc), en associant visuellement les cuisines du 9^e à la salle des machines d'un paquebot, en théâtralisant les entrevues avec les clientes du 9^e (magnifiques clairs-obscurs de Carlos Ferrand), Catherine Martin arrime solidement la fiction au réel et réussit à imposer un espace de rêve propice au voyage. Espace de rêve que vient renforcer une bande sonore texturée, qui brouille les repères spatio-temporels en essayant ses rimes auditives. Il y a indéniablement de la magie dans tout cela. *Les dames du 9^e* est un film chuchoté, un film fragile comme du cristal, que chacun se doit de découvrir lové dans le silence et la solitude d'une obscurité d'encre. Il suffit de voir trembler à l'écran les ombres du mouvement de la mémoire sur des murs en liquéfaction pour que résonne en nous la jolie formule de Victor Hugo: «Le rêve est l'aquarium de la nuit». Formule illustrée littéralement par le dernier plan. La grande réussite du film de Catherine Martin, sa part de vérité la plus émouvante, est peut-être d'avoir offert aux dames du 9^e cette portion d'éternité qui a tant manqué à leur vie... en les faisant voyager *dans* et *par* le cinéma. Une autre façon d'assurer, poétiquement, la transmission d'une parole et d'une émotion féminines trop souvent étouffées. ■

LES DAMES DU 9^e

Québec 1998. Scé. et ré.: Catherine Martin. Ph.: Carlos Ferrand. Mont.: Louise Coté. Nar.: Catherine Martin. Int.: les clientes et serveuses du 9^e, Markita Boies, Huguette Oligny, Marie-Hélène Kleinbaum. 50 minutes. Couleur et noir et blanc. Dist.: Cinéma Libre.